

DIMANCHE

*C'est dimanche. La cloche, à plein gosier, balance
Dans les blancheurs de l'aube un cri religieux :
Un frisson d'air prolonge aux lointains la cadence :
L'entendez-vous mourir en chants lents et pieux ?*

*C'est dimanche. Ils s'en vont vers l'église prochaine,
Vaillants gars des hameaux, filles au teint vermeil :
Ils s'en vont, côte à côte, et chantant à voix pleine
Par les sentiers criblés de fleurs et de soleil.*

*L'un d'eux parfois s'attarde et cueille, au bord des haies,
Pour l'aimée, un bouquet resplendissant de fleurs
Tondis que, rajeunis au bruit des chansons gaies,
Vieilles et vieux, sans fin, perlent leurs yeux de pleurs.*

*Mais la cloche a vibré sa prière dernière ;
On se hâte, et soudain se taisent les chansons :
On songe à Dieu, qui verse et rosée et lumière,
Rayons et pleurs, sur l'or embaumé des moissons.*

*Et tantôt—pour qu'il daigne emplir leurs vastes granges
D'un blé lourd qui fera plier leurs grands bœufs roux.
Les villageois, fervents et doux, comme des anges,
Béniront tous le nom de leur Maître, à genoux.*

FERNAND BERNARD.

A BATONS ROMPUS

Je vais glaner aujourd'hui un peu parmi divers journaux, non pour les tomber comme on dit en style casseur, mais bien pour livrer au public qui y est intéressé certaines réflexions que m'a inspirées la lecture des feuilles quotidiennes.

* *

Et d'abord, commençons par la tête. Messieurs du Rasoir, du Blaireau et de la Savonnette, autrement dit messieurs les Figaros, par un noble sentiment qui les honore, se rappelant que les Esculapes d'antan avaient été les raseurs et les saigneurs des seigneurs, qui alors rasaient et saignaient le peuple, et fiers de cette origine, veulent se constituer en un corps scientifique.

C'est-à-dire qu'ils veulent nous raser et nous tailler *secundum artem*.

Vous avez déjà dû lire cela. Il faudra, à l'avenir, que le barbier puisse distinguer une roséole d'une acné, afin de vous raser selon le cas, etc.

Voilà pour la médecine. Quant à l'hygiène, il devra se laver et se désinfecter les mains après chaque opération, sans omettre les linges, ni la précaution de nettoyer sa brosse dans la chevelure du client. Enfin, comme politesse, il ne devra ni mâcher de la gomme, ni chiquer, ni vous envoyer la crème de ses discours sur le visage, etc. Tout cela est fort bien et j'y applaudis des deux mains.

Toutefois, j'applaudirais bien mieux, si on mettait en pratique l'idée suivante.

Ce serait, dès que les premiers poils poussent au menton de l'adolescent, de l'obliger à se raser lui-même.

Oui, le rasoir devrait faire partie du trousseau de l'écolier, et par cette pratique du rasoir, non seulement il éviterait bien des maladies, bien des désagréments, mais encore pourrait-il se garer des raseurs de toute nature qui envahissent le monde.

* *

Ce que je dis pour les jeunes gens pourrait aussi s'appliquer aux jeunes filles. Oh ! non pour le rasoir—car les femmes ne sont pas faites pour nous raser—mais bien pour la coupe des cheveux et nous tailler... la barbe. Ainsi, si dans les pensionnats de jeunes filles on leur enseignait la coupe des cheveux sur des poupées, plus tard nous leur en servirions.

Ainsi, quoi de plus charmant l'entendre une voix de syène dire à l'oreille de son mari :

—Arthur, tes cheveux sont trop longs, je vais les couper.

Et le mari livrerait sa tête à sa femme.

Et, mû par un bon sentiment de reconnaissance, le mari dirait à sa femme :

—Paméla, permets que j'arrange les petits cheveux qui taquinent ton cou.

Et, posant un chaud baiser sur la nuque de sa femme, les petits cheveux se trouveraient frisés.

Enfin, me direz-vous, tout cela sont des blagues.

C'est possible, mais je maintiens mon dire.

C'est que, de même qu'un homme fait sa toilette intime, de même il doit se raser, se cirer, et le reste...

* *

Dans une de ses charmantes chroniques que nous attendons toujours avec impatience, Mme Françoise—je dis Madame, parce que la politesse exige qu'on appelle Madame les filles célibataires—émet l'idée d'enseigner aux jeunes filles la profession de nourrices (nurse). L'idée est fort naturelle. Pour cela, il faudrait les envoyer faire un stage dans un hôpital ou une maternité.

Une idée que je trouve bien plus pratique, serait celle-ci : ce serait d'adopter, dans les familles, un bébé orphelin. Hélas ! il y en a tant, et je compte parmi. Alors, au lieu de s'amuser à la poupée, les jeunes filles, sous les yeux vigilants de la mère, apprendraient à élever et soigner les enfants.

Et j'en parle avec cause, car je connais une famille canadienne, composée du père, de la mère et de six enfants, dont deux grandes jeunes filles, qui a adopté un charmant bébé, et, du plus grand au plus petit de cette maison de bien, c'est à qui choiera le mieux, emmaillotera et biberonnera le bébé. Aussi, depuis ce temps là, tous les jouets ont été mis dans un coin.

Et cette contagion du bien est tellement captivante, que moi-même, quand je vais dans cette maison, je je fais faire *bubusse* au bébé. Et je me dis alors que c'est nous autres, vieux garçons et vieilles filles, qui devrions adopter des orphelins... Plus tard, nous ferions des échanges.

* *

Messieurs de la Mélasse sont à couteaux tirés avec Messieurs de la Potasse. Les épiciers disent aux pharmaciens : " Nous ne voulons pas que vous *potassiez* sur notre compte," et les pharmaciens répondent aux épiciers : " Nous ne voulons pas que vous vous *mélassiez* de nos affaires."

Tout le litige est là.

Il nous semble que la chose serait bien vite réglée, si la loi intervenait en disant :

Article 1er. Nul ne pourra vendre de drogues, médicaments et médecines patentées s'il n'est reçu pharmacien.

Article 2me. A dater d'aujourd'hui, toute médecine patentée devra être soumise à une analyse obligatoire, et si elle ne contient pas de drogues, le premier venu pourra la vendre aussi bien que le pharmacien.

Article 3me. Comme Alphonse Karr, qui répondait à ceux qui lui demandaient de signer pour l'abolition de la peine de mort : " que messieurs les assassins commencent !

Nous, nous dirons aux pharmaciens : " Messieurs, ne vendez plus que des médicaments, car autrement la moutarde montera au nez de messieurs les épiciers.

* *

Nos anciens copains de la Poste font parler d'eux depuis quelque temps.

Il paraîtrait qu'on les malmène. Je trouve qu'ils ont mis du temps à s'en apercevoir. Le gouvernement avait cependant été prévenu, il y a un an, par des amis désintéressés, car cette situation inhumaine faite à des employés, pourrait bien lui créer des ennemis. Je ne citerai qu'un fait pour faire connaître au public quelles mesures vexatoires et quel manque de dignité on a pour l'employé public.

Un jour, un employé supérieur qui serait mieux garde-chiourme au pénitencier que dans la noble administration des postes, fit demander un petit employé.

—Je voudrais savoir, lui demanda-t-il, ce qui se passe dans le service ou vous êtes ?

L'employé fit répéter la question.

—Ce que je vous demande là est entre nous.

—Monsieur, répondit l'employé, demandez ça à M. P..., car, pour moi, je ne suis pas détective...
Cet employé, c'était moi... *Inde irée !*

* *

On parlait devant un Marseillais de France—car il y en a aussi en Angleterre—de la découverte mirobolante et fin de siècle qu'on vient de faire en trouvant un lac sous Londres.

—Hé ! mon bon, s'écria le fils de la Cannebière, chez nous, à Marseille, nous avons aussi un lac en dessous... mais avec notre flotte de réserve...

Arthur P. Chabot

NOS FLEURS CANADIENNES

MONOTROPE

Monotrope uniforme.—*monotropa uniflora* : (Famille des monotropées).

La plus étrange des plantes indigènes que l'on puisse voir. Les Anglais lui donnent les noms suivants : *Sudian pipe* ou *Corpse plant*. La monotrope les mérite tous deux. Lorsqu'elle est détachée de sa racine et que vous la tenez tête en bas, vous avez une image exacte de l'ancien calumet des sauvages. Et, comme cette plante est blanche dans toutes ses parties : tige, feuilles, fleur, elle vous donne réellement l'impression d'un végétal maladif ou cadavérique. C'est un phénomène en son genre, que vous ne devez



manquer de placer dans votre herbier, mais il faut la presser avec beaucoup de soin car elle noircit très vite.

Elle m'a été envoyée l'été dernier, de Nicolet, par "deux petites filles en pérégrination," disaient-elles. Voyageaient-elles pour leur plaisir ou dans un but scientifique ? On se trompe si souvent sur le compte des petites filles que je n'ose vous dire ce que je pense. Tout de même elles n'ont pas moins droit à mes remerciements et je leur en ai adressé un nombre respectable.

E. J. Massicotte

(Reproduction interdite)

LE CONCERT AU MAJESTY THÉÂTRE

La soirée de jeudi de la semaine dernière, au théâtre de la rue Guy, nous amenait une troupe en tournée au Canada, composée de Sembrich comme étoile, Campanari comme baryton, un tenor appelé Salignac et Mlle Katharina Ruth Heyman, pianiste.

En outre, M. Plançon était venu spécialement de New-York se joindre aux autres artistes du Metropo-